

23^{ème} Forum *Le Monde Le Mans* « Où est passé le temps ? »

vendredi 4, samedi 5 et dimanche 6 novembre 2011
Palais des Congrès et de la Culture

L'ère de l'instant

Olivier Bomsel

Le temps et l'économie

L'économie discourt de la coordination sociale. Plus précisément, de celle issue d'incitations transmises par un équivalent universel, la monnaie. La monnaie a, depuis les rois Lydiens, le statut d'une écriture. Celle de l'émetteur, apposée sur un support. Quant à la coordination, elle est fondée sur l'hypothèse d'un rationalisme individuel formulé au début du XVII^e siècle par Antoine de Montchrestien pour qui « *Chacun prend sa mire au profit et tourne l'œil partout où il aperçoit reluire quelques étincelles d'utilité* ». ¹

Ce rationalisme, inspirateur aussi bien de Hobbes que de Pascal, sera théorisé au XIX^e siècle, notamment par Jeremy Bentham et Max Weber. Bentham étend, en marge du développement de la grande industrie, la doctrine économique de l'utilitarisme qui couple utilité individuelle et utilité sociale, élément essentiel de la coordination. Weber, quant à lui, pointe à travers la prescription de Benjamin Franklin : *le temps c'est de l'argent*, la dimension éthique, historiquement singulière, de la norme sociale sous-tendue par le principe de maximisation individuelle.²

Ainsi le temps s'accouple-t-il à l'utilité. Cette portée éthique resurgit dans un discours de Steve Jobs prononcé en 2005 sur le campus de l'Université de Stanford : « La Mort, explique-t-il aux étudiants, est très probablement la meilleure invention de la Vie... Votre temps est limité, alors ne le gaspillez pas en vivant la vie de quelqu'un d'autre ». ³ La prescription ici n'est plus *time is money*, mais *time is life*. La maximisation n'est plus la même. On a changé de paradigme.

Car, dans le capitalisme moderne, « *time is money* », le pur rationalisme de l'argent n'est plus le propre de l'individu. Il se localise d'abord dans la firme devenue l'agent économique individué. A l'instar d'Apple, la firme est innovante, mondiale, soumise aux marchés financiers qui exercent sur elle, mais aussi sur les Etats, la contrainte temporelle de rentabilisation du capital. Quant aux individus, ils maximisent une utilité cloisonnée par celle de l'entreprise, mais évaluée ultimement par la société.

¹ Antoine de Montchrestien, *Traité d'économie politique*, publié en 1615.

² Max Weber, *L'éthique Protestante et l'Esprit du Capitalisme* (1905). Les classiques des sciences sociales. Edition de JM Tremblay. Université du Québec.

³ Steve Jobs, Commencement address, Stanford University (Ca), June 12, 2005.

L'autre nouveauté est la numérisation qui, avec les terminaux imaginés par Jobs, transcrit en {0,1} et expédie à la vitesse de la lumière tous les signaux du monde. La terre vit ainsi dans un temps unifié : celui de l'écriture numérique. De là une accélération des bruits, des échos, des images, des icônes — Steve Jobs et ses produits — des mythes synchronisateurs de la société industrielle. Et, de la finance à l'usine, du stock à la vente en passant par les médias, un resserrement de sa coordination.

Qu'advient-il alors du temps ? En quoi l'écriture numérique qui étend le spectre et raccourcit le temps de l'information — le coup d'œil traquant *l'étincelle d'utilité* — change-t-elle le rapport utilitariste au temps ? Pour l'économie, la firme, l'individu ? En quoi l'information instantanée change-t-elle l'organisation économique ? Comment, là où *time is money*, l'homme qui vit sa propre vie peut-il supporter le poids de l'instant ?

Le temps des écritures

Dans l'économie classique, celle qui s'établit avec Smith, la croissance résulte de l'élévation de la productivité des facteurs. La division du travail en est la règle naturelle. Elle dérive des gains de productivité issus de la mécanisation. Sous la pression du capital, l'atelier devient le lieu du chronomètre. L'usine et ses machines à diviser le travail, à remplacer la force humaine dédiée à la production, dépossèdent l'homme de sa maîtrise du temps. C'est la fable des *Temps Modernes*, mais aussi de *Metropolis* : réduit au salariat, l'homme est aliéné, transmué par la machine appelée à le suppléer. Cette représentation a marqué le XIX^e et le XX^e siècle.

Cependant, la division du travail n'a rien de spontané. Elle dérive des signaux de marché et des institutions encadrant les contrats. Autrement dit, de la tenue et de la circulation de jeux d'écritures. Plus s'étend la division du travail et plus les écritures qui l'encadrent tiennent un rôle essentiel. Avec la numérisation, ces écritures s'automatisent et s'accélèrent. Dès lors, le temps perçu ne vient plus des moteurs, de la force mécanique relayant le travail humain, mais des systèmes d'information encadrant l'organisation industrielle... Où est passé le temps si celui qu'on perçoit n'est plus celui des machines ? Comment l'extension et l'accélération des systèmes d'information — de la circulation des écritures — changent-elles l'économie et la perception du temps par les individus ?

Les systèmes d'information — ce que j'appelle l'écriture numérique — servent trois types d'usages fondamentaux : correspondre, transiger, publier.

La correspondance est l'information signifiante qui s'échange entre parties identifiées. Lesquelles peuvent être des hommes ou des machines. Cette information sert à trouver des accords cristallisables dans des contrats. Elle est au cœur de la division du travail. Sa numérisation intensifie la coordination dans la firme et hors de la firme. Elle accroît sans cesse la concurrence entre ce que la firme dispose en interne et ce qu'elle achète au dehors. En gros, la numérisation accélère et mondialise la négociation des conventions internes, des contrats de sous-traitance, ainsi que le suivi de tous les flux logistiques. La firme doit s'adapter en permanence à de nouvelles opportunités. Le Charlot de l'ère numérique pleure la fermeture de l'usine. Lui succède l'*e-Bartleby*, l'écrivain numérique submergé d'e-mails, de *doodles*⁴, de pensums organisationnels, transactionnels, commerciaux, et menacé d'externalisation. Cette menace quotidienne, angoissante, advient sous la contrainte des marchés financiers et de l'information rafraîchie par les médias.

⁴ Service en ligne servant à planifier des réunions.

Côté transactions, les salles de marché hébergent couramment des programmes de *trading* à haute fréquence (HFT) capables de réagir à la milliseconde. Le franchissement d'un seuil suffit à déclencher des transactions en cascade. L'automatisation des transactions s'accompagne de systèmes d'observation autorisant les traders à regarder à l'avance, avant même qu'ils ne soient placés, les ordres — *flash orders* — destinés à certaines plateformes (*dark pools*). La question de l'effet concret de ces programmes sur l'économie est encore incertaine, mais de nombreux travaux montrent qu'ils sont positifs en ce qu'ils réduisent le coût des transactions financières, même s'ils induisent parfois des biais dans les signaux de marché.⁵ Ceux-ci peuvent d'ailleurs être régulés par une taxe ou un ralentissement artificiel (un dixième de seconde) des transactions HFT. Certes, le trader malveillant, le faussaire en écritures, la plateforme douteuse, le bug dans l'algorithme peuvent causer des accidents financiers spectaculaires. Mais ce type de risque affecte toutes les formes d'industrie. La singularité de la finance réside dans le risque systémique, lequel existe depuis toujours, indépendamment du HFT. Quant aux effets sur l'homme, ils ne semblent pas faire rupture. Car même si le HFT renforce la contrainte du capital sur la firme, la pesanteur du *time is money*, ses effets sont de second ordre par rapport à l'abaissement des coûts d'organisation issu de la numérisation des correspondances.

Côté médias, en revanche, les effets se montrent plus sensibles car ils affectent nos représentations. D'abord, il faut définir ce qu'on entend par médias. Dans l'univers numérique, le terme désigne l'ensemble des activités de publication, de diffusion de sens vers des publics anonymes. Les agences de notation, de presse, de publicité, mais aussi Facebook ou Twitter, sans oublier le cinéma, la télévision, la musique, les arts plastiques, l'édition, la presse, sont bien entendu des médias. Mais ce n'est pas tout : les brevets, les publications scientifiques, les universités... contribuent eux aussi à la diffusion publique du sens. Les médias sont des acteurs essentiels de l'économie en ce qu'ils contribuent activement et massivement à la traque de l'*étincelle d'utilité*, à la coordination des individus, des firmes, des marchés, des institutions.

Synchronisation médiatique

Voyons quelques exemples. Sur le temps de l'innovation, d'abord.

Dans *The Rise of the Western World*, le prix Nobel d'économie Douglass North et l'historien Robert Paul Thomas rappellent à quel point le chronomètre est un instrument utile à la navigation⁶. Une mesure précise du temps permet en effet de calculer la longitude des vaisseaux, et par là, d'élever la fiabilité et la productivité du transport maritime. Au milieu du XVI^e siècle et de ses rivalités pour la domination des mers, Philippe II d'Espagne offre une prime de mille couronnes à qui trouvera l'horloge restant exacte le temps d'une traversée transatlantique. Les Hollandais montent le prix à 100 000 florins, puis le Parlement Anglais vote, en 1714, le *Longitude Act* octroyant à l'inventeur entre 10 000 et 20 000 livres de prime selon la précision du chronomètre. Le prix va rester pendant jusqu'en 1773 où il est finalement versé à John Harrison, un horloger de 80 ans ayant dédié sa vie à la résolution du problème. La question que posent North et Thomas est de savoir en combien de temps un système de brevets permettant aux inventeurs successifs de vendre des licences aurait conduit

⁵ Bruno Biais (TSE) & Paul Woolley (LSE), High Frequency Trading, Working Paper, IDEI, Toulouse, March 2011.

⁶ Douglass C. North et Robert Paul Thomas, *The Rise of the Western World*, Cambridge University Press, New York, 1973. Page 3.

à ce résultat. Probablement bien plus vite, car la diffusion de l'information sur les découvertes intermédiaires, l'incitation à innover et la coordination entre financiers et inventeurs auraient été plus efficaces. Pourrait-on aujourd'hui attendre plus de deux siècles l'invention d'un instrument aussi fondamental ? Cet exemple met en abîme la fonction des brevets dans la maîtrise du temps. Il s'étend aujourd'hui à la guerre des tablettes entre Apple et Samsung dans laquelle les brevets arbitrent la concurrence entre innovateurs. Les brevets sont des institutions médiatiques qui accélèrent le rythme de l'innovation. Particulièrement dans le domaine des technologies numériques où depuis 50 ans, la puissance des processeurs double tous les dix-huit mois (loi de Moore) et les fibres optiques réagissent à la femto-seconde.

Mon second exemple concerne la synchronisation des institutions, de l'économie et de l'opinion.

En 1706, en pleine guerre de succession d'Espagne, Louis XIV perd l'ensemble des provinces flamandes — les Pays-Bas espagnols — au cours de la seule bataille de Ramillies dont il ne parvient pas à se tenir informé. Défait le 23 mai en moins de quatre heures, il en est prévenu le 26, à son réveil :

« Jamais, écrit Saint-Simon, on ne vit un tel trouble ni une pareille consternation. Ce qui y mit un comble fut que ne sachant rien qu'en gros, on fut six jours sans courrier ; la poste même fut arrêtée. Les jours semblaient des années dans l'ignorance du détail et des suites d'une si malheureuse bataille, et dans l'inquiétude de chacun pour ses proches et pour ses amis. Le Roi fut réduit à demander des nouvelles aux uns et aux autres sans que personne lui en pût apprendre. »⁷

Hors l'impuissance du vieux Roi mendiant des nouvelles à sa cour, ce retard d'information n'a pas eu, semble-t-il, de conséquence notable, ni sur la suite immédiate du conflit, ni sur la stabilité du régime. L'anecdote, d'ailleurs, ne sera connue qu'à la publication des *Mémoires* de Saint-Simon, cent-vingt-cinq ans plus tard. Celui-ci s'en explique :

« Celui qui écrit l'histoire de son temps, qui ne s'attache qu'au vrai, qui ne ménage personne, se garde bien de la montrer. Que n'aurait-on point à craindre de tant de gens puissants, offensés en personne ou dans leurs plus proches par les vérités les plus certaines, et en même temps les plus cruelles ? Il faudrait donc qu'un écrivain eût perdu le sens pour laisser soupçonner seulement qu'il écrit. Son ouvrage doit mûrir sous la clef et les plus sûres serrures, passer ainsi à ses héritiers, qui feront sagement de laisser couler plus d'une génération ou deux, et de ne laisser paraître l'ouvrage que lorsque le temps l'aura mis à l'abri des ressentiments... »⁸.

Les raisons politiques et intimes qui poussent Saint-Simon à observer et à se taire, puis à écrire pour la postérité, sont d'une subtilité extrême. Elles participent de l'essence même des institutions monarchiques, de la crise qu'elles traversent alors, et du statut relatif, à la fois interne et précaire, légitime et bafoué, de cet observateur hors pair⁹. Mais dans la société préindustrielle où l'Etat concentre la souveraineté, la sphère de l'opinion peut bien se confondre avec celle du pouvoir : l'Etat n'a nul besoin, hors des grands rituels monarchiques ou des campagnes fiscales et militaires, de se synchroniser avec ses sujets.

Un siècle après Ramillies, le développement de l'industrie, de la finance et des médias a radicalement changé la donne. Certes, l'Indépendance américaine, puis 1789 sont passés par

⁷ Saint-Simon, édition de François Raviez, la Pochothèque, Paris, page 432.

⁸ Saint Simon, *Mémoires*, *ibid*, Page 79.

⁹ Voir là-dessus l'époustouflante analyse de Jean-Michel Delacomptée, *La Grandeur, Saint-Simon, L'Un et l'Autre*, Gallimard, Paris, 2011.

là : la Nation a émergé comme sujet collectif. Mais, avec elle, le capitalisme, en laissant agir entrepreneurs et banquiers, multiplie les délégations de souveraineté. Le 20 juin 1815, Nathan de Rothschild, qui dispose de son propre réseau d'informateurs à travers l'Europe, profite des deux jours de suspens sur l'issue de Waterloo pour rafler à la baisse les titres qui feront sa fortune et celle de sa descendance. Le temps de l'économie s'impose alors à la politique. Relayant toujours plus vite les *étincelles d'utilité*, médias, finance et industrie se déploient de concert.

A l'ère de l'écriture numérique, les moyens d'information sont partout : dans les salles de marché, sur les bureaux, les tableaux de bord, les pupitres, et jusque dans les poches des enfants. L'opinion est mondiale, sa synchronisation est l'affaire de minutes. La politique vit au rythme de l'économie et des médias.

Depuis Lascaux, les médias — tels que nous les entendons — créent des représentations qui synchronisent les sociétés¹⁰. Celles-ci sont associées à des codes, des formats, des genres, des modes d'expression spécifiques enchâssés dans l'histoire de chaque médium. Cette histoire évolue, au gré de la technique et des institutions. Ainsi, la photographie inaugure-t-elle un nouveau champ sémantique : l'instantané, la fixation de l'instant. La photo transforme la fonction de représentation de l'image en témoin d'un temps fugitif. Mais ce faisant, elle isole, cadre, fabrique l'événement, introduisant alors un nouveau registre médiatique, l'événement photographié. La presse écrite diffusera ces images au rythme d'une édition par jour. La radio et la télévision la relayeront par une synchronisation massive et immédiate : le son, puis l'image diffusés à heure fixe. Dès lors, l'opinion se rafraîchit aux journaux télévisés. Avec le numérique, la synchronisation s'écoule en flot. C'est l'ère de l'instant : se *tenir* au courant est une sollicitation permanente. Elle peut devenir une obsession.

La mécanique du rafraîchissement — la remise à jour périodique, sans cesse plus rapide, de l'affichage — étend, par complément, le champ de la mémoire où s'accumule le flux des images remplacées. Les images marquantes sont alors collationnées et remontées en boucle en résumés des journées, des semaines, des décennies... Ainsi la mémoire, voire la commémoration, se nourrit-elle continuellement de l'imminence, faisant écho à ce qu'Hartog appelle le *présentisme*, désignation historique de l'expérience contemporaine du temps.¹¹

Cependant, la convergence des écritures fait aussi converger leurs modes de représentation. Les registres médiatiques interfèrent, se télescopent, s'entrecroisent dans des « raccourcis » métaphoriques qui amplifient la sensation de rapidité. La synchronisation est à son tour mise en abîme.

Les séries américaines montrant le Président dans sa *situation room* acclimatent le public au fonctionnement synchrone, en temps « réel » de l'Etat et des institutions. Elles créent aussi les codes servant à formater des messages politiques. C'est par une photo d'Obama et d'Hillary Clinton dans la *situation room* que l'opinion mondiale s'informe de l'exécution de Ben Laden. Montré dans son univers institutionnel, le crime d'Etat se trouve ainsi légitimé. La fin de Kadhafi filmée au téléphone portable sur fond de conduites d'égout raconte une autre histoire: la chute du tyran vue par ceux qu'il traitait de rats. Quant à Dominique Strauss-Kahn,

¹⁰ Selon, pour reprendre l'expression de François Hartog, des régimes d'historicité spécifiques. Voir François Hartog, *Régimes d'historicité, Présentisme et expériences du temps*. Le Seuil, Paris, 2003.

¹¹ « Aujourd'hui, c'est devenu une règle : tout événement inclut sa commémoration. C'était vrai de mai 1968. Ce l'est jusqu'à l'extrême du 11 septembre 2001, avec toutes les caméras filmant le second avion venant s'écraser sur la seconde tour du World Trade Center. » Opus cité. Page 156.

malheureux prétendant au trône de France, c'est dans un prétoire New-Yorkais mille fois codifié par le cinéma et la télévision que son histoire prend sens. Instantanément relayée sur tous les écrans du globe.

On peut appeler cela l'effet *Ramillies* : la circulation d'une nouvelle épouse les codes médiatiques d'un récit cadré par des institutions. Saint-Simon a, si l'on peut dire, instauré le genre à l'époque moderne. Il a laissé passer quarante-cinq ans pour écrire, ses héritiers, quatre-vingt de plus pour publier. Mais son temps — le Roi synchronisateur — lui imposait d'attendre. L'opinion mondiale aujourd'hui n'attend pas. L'utilité crépite, l'économie réclame ses étincelles. La concurrence entre médias attise la dynamique du scoop. La convergence numérique, à force de métaphores, de résonances, ne cesse d'inventer des raccourcis. De là, peut-être, une sensation continue d'éveil, de vigilance, d'existence rythmée par des alertes : celles des téléphones mobiles qui relaient tantôt des appels, des sollicitations, tantôt des scoops. Lesquels se synchronisent avec les autres écrans, jusqu'aux programmes d'*algotrading*. Mais qu'en est-il alors du temps humain?

Le temps de la vie

« *Chacun prend sa mire au profit et tourne l'œil partout où il aperçoit reluire quelques étincelles d'utilité* ». L'écriture numérique multiplie, mondialise, réfléchit les *étincelles* sur la parabole des médias. Ce feu d'artifice planétaire peut aveugler. Et pourtant.

Le principe du *time is money* reste cantonné dans la firme. Contrairement au fordisme et à son temps rythmé par les machines, le salarié souffre moins d'être soumis à ce principe que de s'en sentir exclu. Car les représentations du travail ne sont plus associées à la force ou aux machines, mais à des signes d'utilité sociale, continuellement rafraîchis. Hors de cet utilitarisme magnifié par les médias, les réseaux sociaux, mais aussi tous les signes de la consommation, le temps de l'existence peut sembler vertigineux. Et si le temps n'est plus calé sur celui des machines, sur la productivité combinée des facteurs, qu'est-ce aujourd'hui que travailler ?

A la disparition des repères du travail qui conditionnaient la mesure de notre temps — celui des études, du salariat, de la retraite, des RTT — vient s'ajouter une différence générationnelle : celle qui sépare les natifs du numérique ayant appris à lire dans l'alphabet digital, et leurs aînés, oserais-je dire, acculturés du Net. Comment transmettre à des générations bercées par la civilisation des loisirs et les nouveautés de l'écriture numérique, l'éthique forgée dans la dimension temporelle du travail ? Comment pères et fils partagent-ils l'idée du temps ?

Revenons à Benjamin Franklin et ses conseils à un jeune commerçant...

« Souviens-toi que le temps, c'est de l'argent. Celui qui, pouvant gagner dix shillings par jour en travaillant, se promène ou reste dans sa chambre à paresser la moitié du temps, bien que ses plaisirs, que sa paresse, ne lui coûtent que six pence, celui-là ne doit pas se borner à compter cette seule dépense. Il a dépensé en outre, jeté plutôt, cinq autres shillings. »¹²

¹² Benjamin Franklin, *Advice to a Young Tradesman* (écrit en 1748) [éd. Sparks, II, pp. 87 et suivantes], cité par Max Weber, *L'éthique Protestante et l'Esprit du Capitalisme* (1905).

Quel parent aujourd'hui ne serait tenté par cette maxime face à l'adolescent abîmé dans le visionnage de séries américaines, ou pire, un joint au bec, dans le butinage de Facebook ? Comment, cependant, pourrait-il être entendu ? A quel *ethos* irait-il se raccrocher ? Ne lui dirait-on pas qu'à présent, les meilleurs disciples de Franklin sont les programmes d'*algotrading* qui font de la traque de l'utilité et de l'optimisation du temps une activité totalement inhumaine ? L'utilité humaine suit désormais d'autres chemins. Comment alors ré-appréhender le temps ?

Dieu merci, il nous reste la Mort. Elle permet, au fond, de relativiser l'utilité des sollicitations immédiates en les recadrant dans la perspective de la vie. En jargon économique, c'est elle qui guide notre taux d'actualisation. Ce taux, tel que Franklin l'évoque à l'aube de l'utilitarisme, s'aligne sur le taux d'intérêt de l'argent. De là sa maxime légendaire. Mais pour Steve Jobs, inventeur de l'utilitarisme numérique, l'actualisation doit se jouer sur la vie. L'utilité sociale de la vie — la somme des utilités qu'elle aura suscitées — intègre la dimension de l'invention et du risque pour se cristalliser dans la firme capitaliste. Adossée aux sectes protestantes d'aujourd'hui — les capitaux-risqueurs de la Silicon Valley — elle est guidée par l'intuition plutôt que par la norme, au prix d'expériences, d'échecs, de ténacité. *L'esprit du capitalisme*, si l'on nomme ainsi l'expérience du temps qu'il induit, ne peut faire abstraction de la médiation totémique de la firme. Laquelle n'a, certes, ni le même statut, ni les mêmes références, ni le même dynamisme aux Etats-Unis, au Japon, en Europe ou en Chine. Mais, post-socialisme oblige, l'institution s'étend et s'universalise. Et c'est, campé sur elle, que Steve Jobs, fraîchement diagnostiqué du cancer, ayant donné le récit de sa propre expérience, conclut son adresse aux étudiants de Stanford :

« La Mort est très probablement la meilleure invention de la Vie. C'est l'agent de change de la Vie. Elle nous débarrasse de l'ancien pour faire place au nouveau. A présent, le nouveau, c'est vous, mais un jour, peu éloigné d'aujourd'hui, vous deviendrez graduellement vieux et serez éliminé. Désolé d'être aussi théâtral, mais c'est parfaitement vrai... Votre temps est limité, alors ne le gaspillez pas en vivant la vie de quelqu'un d'autre. Ne soyez pas prisonnier du dogme — qui se perpétue sur les résultats de la pensée des autres. Ne laissez pas le bruit des opinions des autres étouffer votre voix intérieure. Et surtout, ayez le courage de suivre votre cœur et votre intuition, ils savent ce que vous voulez vraiment devenir. Tout le reste est secondaire. »¹³

¹³ Steve Jobs, *ibid.*